

SHAKESPEARE : UNE VIE D'IMAGINAIRES

Il serait passionnant de tracer la courbe de la réputation de Shakespeare (1564-1615), car aucune œuvre, la Bible mise à part, n'a suscité autant de commentaires, sollicité autant de chercheurs, donné lieu à autant de controverses. Mais le consensus sur la grandeur et la profondeur de l'œuvre est universel.

Fils d'un gantier devenu bailli de Stratford, Shakespeare put étudier, mais des revers de fortune familiaux et un jeune mariage semble l'avoir conduit à arrêter. On le suppose établi à Londres dès 1588, mais sa réputation dramaturgique naît en 1592. Son premier mécène est le comte de Southampton à qui il dédie des poèmes, genre dans lequel il excelle au vu de ses *Sonnets* (1609). Il joue ses pièces à la cour d'Elisabeth 1^{ère}, puis de Jacques 1^{er}, ensuite il devient successivement actionnaire du théâtre du Globe et du Blackfriars (1608). En 1612, il rentre à Stratford. Auteur d'une œuvre unique et intemporelle, il s'attache



William Shakespeare, l'auteur

à décrire les jeux du pouvoir et les passions humaines, mêlant joie et douleur, emprisonnant la vie dans ses vers. Les premières œuvres furent marquées par leur caractère historique (*Richard III*). À partir de 1594, il développa ses comédies (*Beaucoup de bruit pour rien*) et délivra sa première tragédie majeure, *Roméo et Juliette* qu'il fera suivre d'*Hamlet*, d'*Othello* et du *Roi Lear*. Sa dernière pièce, *La Tempête*, est une œuvre remarquable, baignée d'ésotérisme.

Drames de l'histoire

Le public, avide de mouvements, de discours, de batailles, est friand du spectacle de l'histoire théâtralisée qui lui offre un mélange indiscernable de faits, d'inventions et de poésie qui comble son désir d'évasion, apaise sa curiosité et affermit sa confiance en soi. Il y a toujours un fondement de réalité dans la mémoire populaire, et les rois et les grands, qui ont façonné le destin national au prix de tant d'efforts et de sang versé, sont présents au cœur de chacun par leur visage, leurs hauts faits ou leur déchéance.

Les pièces historiques de Shakespeare, qui dominent de si haut toutes celles de ses contemporains couvrent une vaste période, qui s'étend du Moyen Âge, où règne et capitule le roi Jean (début du XIII^e siècle) aux truculences gloutonnes de Henry VIII, le fondateur de l'Angleterre moderne.

Troïlus et Cressida (1602) aurait pu être une tragédie noble, c'est un drame où, par-dessus la parole sage d'Ulysse, résonnent le cliquetis dérisoire des glaives ensanglantés, les criaileries obscènes d'un Pandare à la voix de fausset, les sarcasmes venimeux enfin d'un blasphémateur professionnel. La guerre, la gloire en prennent un bon coup : on se bat pour un freluquet et une putain ; l'amour lui-même use son lyrisme dans la frénésie et la trahison. Dans *Tout est bien qui finit bien*, on a beau tenter de réhabiliter Hélène : elle demeure une héroïne suspecte, et, quant au monde foncièrement corrompu de *Mesure pour Mesure*, peut-être que la passion de justice qui anime le duc, « ce philosophe des coins sombres », ne suffit pas à le racheter. On dirait que l'âme

du dramaturge est corrodée par le spectacle des impostures et des perversions. Voici bien l'expression bouleversante d'un idéalisme déçu.

Avec *Hamlet*, et même *Jules César* qui le précède, nous sommes entrés dans la période dite « noire » des grandes tragédies. Il ne s'agit plus seulement ici d'un refus cynique des cruelles réalités humaines dont naguère les personnages semblaient s'accommoder, mais d'une négation sans recours, d'un recul devant l'horreur d'une insupportable vision. Les pièces historiques étaient déjà suffisamment gorgées de sang et de trahisons, mais du moins s'agissait-il des luttes implacables que se livraient des hommes avides de pouvoir – et tout le monde sait que l'histoire politique des peuples est rougeoyante d'incendies, de meurtres et de batailles sans merci. Mais enfin on aspirait à la suppression des monstres, au retour à l'ordre pour une bonne administration des intérêts du pays.

La langue et les images

Il n'est guère possible au lecteur étranger qui doit lire ou écouter les pièces dans une langue qui est la sienne de se faire une idée correcte de l'expressivité du texte. Il n'y a pas d'amour heureux entre deux langues, puisqu'il n'y a pas de bonne traduction. La fidélité n'y suffit pas, il y faudrait la grâce que l'anglais de Shakespeare accorde rarement à son traducteur.

Cette langue, d'abord, est d'une richesse inouïe. Seul Victor Hugo chez nous pourrait rivaliser avec cette opulence. Shakespeare drague près de quinze mille mots dans ses filets. Il les puise dans tous les domaines linguistiques : fonds commun hérité de la prose latine et du parler populaire, dialectes ruraux et provinciaux, jargon des métiers, de l'art militaire, de la navigation, de la jurisprudence, des théologiens, préciosités des courtisans et des poètes, truculences de la pègre, vocabulaire des sciences exactes ou inexactes de son temps, astronomie, médecine, alchimie, botanique, que sais-je ? locutions étrangères – il y a même une scène entière en français ! Chaque personnage parle, suivant sa condition, un langage réaliste ou stylisé, et qui, même s'il est hautement formalisé, garde le ton, l'allure, le timbre du langage parlé, *the spoken word*. C'est là un des traits essentiels : le naturel de la communication.

Et puis, il y a les images, la poétisation de l'univers. Il semble que Shakespeare ne puisse parler sans images. Et c'est peut-être dans sa manipulation des images que se marque le progrès de son expérience d'écrivain. Au début, ce sont des images de qualité, d'apparat, destinées moins à visualiser l'objet qu'à lui donner le prestige de l'éclat poétique. Puis l'image se fait plus personnelle, elle vise à la précision, au pittoresque, à la sensualité. Enfin, elle n'est plus plaquée sur l'objet, elle saute par-dessus, ou elle l'absorbe : elle devient métaphore, c'est-à-dire elle transpose, elle métamorphose, elle devient la force active, la vie même de la langue. Ainsi la poésie ne fait plus qu'un avec le drame, les idées - métaphores vous assaillent de toutes parts, c'est l'expérience même du poète qui vous atteint.

L'influence de Shakespeare sur le théâtre moderne est considérable. Non seulement Shakespeare a créé certaines des pièces les plus admirées de la littérature occidentale, mais il a aussi grandement contribué à la transformation de la dramaturgie anglaise, ouvrant le champ des possibilités de création sur les personnages, la psychologie, l'action, le langage et le genre. Son art poétique a aidé l'émergence d'un théâtre populaire, lui permettant d'être admiré autant par des intellectuels que par des amoureux du pur divertissement.